LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

LE NUMERO 5 CENTIMES

DIXIEME ANNEE. — N° 91

DE ROUBAIX TOURCOING

JEUDI 31 MARS 1904

ABONNEMENTS

Nord et Départements limitrophes . . . Trois mois : 4 fr. 50 Six mois : 9 fr. Un an : 18 fr
Autres Départements. . . . . » 5 fr. 50 » 11 fr. » 22 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

La Journée d'Hier

D'après des informations anglaises, un vif combat s'est livré devant Port-Arthur entre six navires de la flotte japonaise et huit de l'escadre russe. — Un engagement d'avant-gardes a eu lieu dans le Nord de la Corée. — Des soldats russes ont enlevé, à Niou-Tchouang, les drapeaux anglais et américains arborés sur les édifices. — Le général Kouropatkine a pris officiellement le commandement de l'armée russe de Mandchourie.

—o—

La discussion sur la question de la marine s'est ouverte, à la Chambre, par une interpellation de M. Chaumet, suivie des discours de MM. Bignon, Amédée Reille et d'un commencement de réquisitoire de M. Lockroy, dont la suite a été renvoyée à la prochaine séance.

—o—

Le Sénat a voté l'amnistie pour délits de presse et de réunion, désertion et insoumission, faits de grève et connexes, délits de chasse et de pêche, etc...

—o—

Le maire d'une commune de l'Isère a été assassiné, à coups de revolver, par un de ses administrés.

—o—

A Roubaix, le nombre des grévistes s'est élevé à 12.000. Quatre-vingt-seize usines sont fermées. De nouvelles manifestations et de nombreuses charges de cavalerie ont eu lieu. Un ouvrier a été blessé, à coups de sabre, par un lieutenant.

A Tourcoing, cinq nouvelles grèves ont éclaté. Des manifestations se déroulèrent en ville sans incident.

—o—

Par suite d'une explosion de dynamite, un ouvrier mineur a été tué à Billy-Montigny et un autre reçut plusieurs blessures.

Aux Saxons

Quelle sera l'issue de la bataille que les adversaires du Cabinet s'apprêtent à lui livrer, au moment où j'écris ces lignes et que Siauve-Evausy flétrissait si justement, hier matin, ici même ?

Le dernier effort va être tenté et ce suprême assaut sera conduit avec la résolution désespérée, la volonté implacable d'en finir, parce que les assaillants sentent qu'ils sont condamnés à la victoire, sous peine d'une défaite écrasante qui les perdrait sans retour dans l'opinion républicaine.

Des deux côtés, on est anxieux ; les chances sont supputées de part et d'autre avec le plus grand soin, dans l'attente angoissée d'un événement dont le résultat final sera d'une importance capitale pour l'avenir de ce pays.

Je dis : « *des deux côtés* » car, dans la bataille qui va se livrer, deux fractions de la Chambre seront comme toujours en présence : la droite et la gauche. Seulement, c'est des rangs de la gauche que partira le signal des hostilités ; c'est des bancs de la majorité que se lèveront les accusateurs du cabinet, les adversaires de Camille Pelletan, sur qui se concentrent, à cette heure, les fureurs et les coups des jonjurés. On annonce bien que le baron Amédée Reille est inscrit ; mais on peut douter à bon droit qu'aucun orateur de droite se risque à appuyer l'agression tenue de gauche. Comme lors de l'interpellation Millerand, la droite et le centre garderont un silence prudent. Ils réprimeront toute manifestation parce que l'appui donné aux assaillants, serait de nature à rallier les hésitants de la majorité, si toutefois il s'en trouve encore dans ses rangs, pour douter du caractère véritable de l'action qui se prépare. Toujours comme lors de l'interpellation Millerand, c'est au vote de l'ordre du jour que les droitiers interviendront et s'efforceront de faire pencher la balance de leur côté, en votant toutes les motions ayant pour objet de mettre le cabinet en échec.

Car telle est bien la situation respective des hommes politiques qui vont se heurter : Quels que soient leurs noms, leurs origines, le groupement dont ils font partie, les motifs d'ordre politique absolument désintéressés qu'ils invoqueront, ceux-là qui agiteront devant la Chambre et la majorité républicaine le spectre de la défense nationale, de la marine française compromise par Camille Pelletan parleront, agiront et voteront avec la droite, avec le centre. C'est la quasi unanimité de la majorité républicaine qui sera avec le cabinet contre eux, avec la République, la démocratie et l'immense majorité du pays républicain.

Les adversaires du cabinet parleront en vain de la sécurité de la France, tout le monde sait, et ceux qui favorisent leurs manœuvres mieux que personne, que la défense nationale est la dernière de leurs préoccupations ; que leur intervention à la tribune pour critiquer tels actes du ministre de la marine est dirigée en réalité contre le ministère Combes tout entier, coupable surtout d'avoir trop duré.

Vainement se réclameront-ils de la démocratie, attesteront-ils la pureté de leurs intentions, leur désintéressement et la fidélité à leur parti, tout le monde sait et ils savent mieux que personne, que leur agression est dirigée contre un des représentants les plus autorisés de la démocratie radicale au sein du cabinet qu'ils ont projeté de renverser, coûte que coûte. Ils sont prêts, au lendemain du vote qui couronnerait de succès leur tentative, à prendre la place des ministres d'aujourd'hui, et c'est d'un cœur léger, avec un front serein, qu'ils espèrent venir s'asseoir sur les bancs du gouvernement, après avoir juré que tel n'est point le but véritable, l'objet espéré, ardemment désiré, de leur coalition avec la droite.

Les radicaux comme M. de Lanessan ou M. Doumer, les républicains de l'Union démocratique comme M. Chaumet ne soumettent pas au parti républicain leur litige. Ce n'est pas la démocratie qui est appelée à solutionner le conflit, à départager les uns et les autres. Si la réaction restait neutre, si les républicains, ou soi-disant tels, s'adressaient pour prononcer sur les actes du ministre de la marine ou du cabinet à leurs seuls collègues républicains, ils savent quelle serait la réponse de ces derniers. En réalité, ils font appel aux défectionnaires de la République et tout l'aléa de l'opération entreprise consiste à savoir si le nombre de ces défectionnaires sera suffisant pour, avec l'appoint des 200 voix de la droite et du centre, former une coalition éphémère, une majorité d'un jour sous laquelle le cabinet, pris entre deux feux, tomberait mortellement blessé.

En quelles circonstances une tentative pareille se produit-elle ? A la veille des élections municipales ; à l'heure où, sur tous les points du pays, le bloc réactionnaire marchant à l'assaut des mairies et des conseils municipaux occupés par les républicains, rend plus nécessaire, plus indispensable que jamais la compacité du bloc démocratique.

Voit-on le désarroi qui s'emparerait de l'opinion, le découragement qui envahirait partout les militants les plus résolus, paralyserait les courages les mieux trempés, si demain on annonçait à la France du travail et du progrès, aux Comités républicains que le ministère Combes, contre lequel se sont acharnées et usées tant de résistances réactionnaires, a été jeté bas par une coalition de 200 réacteurs, auxquels seraient venus s'adjoindre cinquante ou soixante républicains défectionnaires, faisant cause et bulletins communs contre le gouvernement ? *S'imagine-t-on quelle recrudescence d'énergie, quel renouveau d'espérances ferait naître au cœur des réactionnaires, si puissamment organisés pour le scrutin municipal de mai, l'annonce de cette victoire ?*

Je parle au conditionnel, parce que je reste convaincu que l'éventualité redoutable que je signale ici ne se produira pas. J'ai entendu samedi soir un des candidats au futur ministère et non des moindres, dire à un conjuré : « Il est impossible que nous renversions le cabinet à la veille des élections. Ce serait faire encourir une responsabilité formidable au cabinet de demain, le jeter de gaieté de cœur en face d'événements qu'il lui serait impossible de dominer. Si on renversait le ministère mardi, ses successeurs s'installeraient juste le 5 ou le 6 avril, en pleine période électorale, à une date trop rapprochée du scrutin pour leur permettre de rassurer le parti républicain ébranlé par la crise ministérielle. Dans ces conditions, je ne marche pas. »

Je sais, d'autre part, que d'aucuns sur la loyauté desquels on croyait pouvoir compter sont hésitants et, selon l'expression plus haut recueillie en passant d'une bouche qualifiée, « marcheront » peut-être. Une seule crainte les retient : Camille Pelletan est de tous les ministres, — Combes mis à part, — celui qui compte au Parlement le plus grand nombre d'amis politiques et qui se sentiront atteints par le vote de blâme à son adresse, sur lequel on compte pour jeter bas le cabinet.

Toute l'extrême gauche, radicale socialiste, à l'exception de sept ou huit candidats aux deux où trois portefeuilles promis à ce groupe (et il compte plus de 90 membres) ; 25 ou 30 membres de la gauche radicale, l'unanimité du parti socialiste, les révolutionnaires aussi bien que nous, verront dans l'assaut livré au ministre de la marine, dont le désaveu entraînerait la chute finale du cabinet, un motif à obligation impérieuse de combattre à outrance, comme des traîtres, avec lesquels ils ne sauraient pactiser, les initiateurs de la bataille.

C'est un minimum de 140 députés irréductibles que le futur cabinet trouverait devant lui.

Je plains, dans ces conditions, le ministre de la marine qui succéderait à Pelletan.

Et maintenant, nous disons aux ennemis : « Messieurs les Saxons, tirez les premiers ! »

Gustave ROUANET,
Député de la Seine.

Lire en 3e page : CHEZ LES MINEURS par BASLY

Choses du Jour

L'ENSEIGNEMENT CONGREGANISTE

La Chambre en a fini, lundi, avec le projet de loi que lui avait soumis le Gouvernement et qui tend à la suppression de l'enseignement congréganiste.

On sait l'énergie féroce, — c'est le mot, — qu'a déployée l'opposition réactionnaire et cléricale pour faire avorter cette loi.

Ses meilleurs orateurs ont donné presque jusqu'à extinction de voix ; et d'anciens ministres du Cabinet Waldeck-Rousseau, — MM. Leygues et Caillaux tout particulièrement, — n'ont pas craint d'être accusés de reniement à leur passé politique en essayant, l'un par de mystérieux scrupules pédagogiques — pour ne pas dire pédantesques, — l'autre pour des raisons d'ordre financier non moins surprenantes, de jeter l'indécision et le trouble dans la majorité.

Mais la majorité, qui eût pourtant quelques faiblesses au cours de ces longs et fastidieux débats, s'est au dernier moment ressaisie tout à fait. Rien n'est plus caractéristique, à cet égard, que le vote de l'amendement Rabier.

Le projet du Gouvernement contenait douze articles, dont neuf étaient consacrés aux formalités consécutives à la laïcisation.

M. Rabier a fondu ces neuf derniers articles en un seul.

Le projet du Gouvernement se suffisait à lui-même.

M. Rabier confie au ministre le soin de déterminer, par voie de décret, les mesures propres à assurer, dans les délais impartis, la disparition de l'enseignement congréganiste.

C'est à peu près tout ce que l'opposition a récolté de son obstruction systématique : — c'est dire que loin d'atténuer le sort de ses clients, elle leur a valu des circonstances aggravantes !

Sans doute le délai de prolongation a-t-il été porté, grâce à M. Georges Leygues, de cinq ans à dix ans ; sans doute aussi les noviciats ont-ils été maintenus... pour l'exportation cléricale ; mais nous ne croyons pas du tout que ces retouches « amoindrissent et annulent presque », comme le dit la « Lanterne », le projet de loi. Notre confrère en est, d'ailleurs, si peu convaincu, au fond, qu'il demande lui-même au Gouvernement de transmettre le plus tôt possible, au Sénat, le projet adopté par la Chambre et de le faire voter tel quel.

C'est donc reconnaître explicitement que la loi réalisera un notable progrès sur l'état de choses tel qu'il résulte de la loi de 1901.

En résumé, — et nous laissons encore parler la « Lanterne », — « le projet ne vise pas seulement le passé, il dispose également pour » l'avenir ; il prononce la condamnation défi- » nitive de l'enseignement congréganiste. »

Il eût été plus crâne, évidemment, d'aborder de front la difficulté et de demander le monopole de l'enseignement pour l'Etat.

C'est là, et là seulement, qu'est la solution du conflit entre les « deux France » ; mais la majorité actuelle est encore trop attachée aux formes du passé pour accomplir une œuvre aussi décisive.

Le Gouvernement le sait et c'est pourquoi il ne lui a demandé que ce qu'elle pouvait donner.

G. SIAUVE-EVAUSY.

CHRONIQUE

LE FUSEAU

Tourne, tourne, léger fuseau, tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Souvenir cruel de ma lointaine jeunesse : nous allions nous quitter, après un an d'amour, moi désespéré faisant le fort, le sourire aux lèvres et le cœur brisé, j'aimant toujours...

Elle, impatiente de plaisir et de liberté, impuissante à cacher la joie de son âme que bercent des rêves de fortune et de volupté, heureuse enfin comme une femme qu'un nouvel amour attend.

Me voyant triste, elle prit dans un coffret d'argent un fuseau en bois de frêne et me dit de sa voix douce et lente :

— Gardez ce souvenir, mon ami, c'est le fuseau de maman.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Sous la fenêtre aujourd'hui veuve des verveines et des roses dont je l'avais fleurie, attend le coupé qui va l'emporter.

Et dans cette chambre qu'elle ne doit plus revoir, de grandes malles s'allongent comme des cercueils, toutes pleines de choses coquettes ou rares que je lui donnai.

Déjà les murs de la maison sont nus comme son cœur est vide. Au milieu des caisses et des cartons entassés un livre oublié que nous lûmes ensemble, une lettre jaunie que j'ai écrite, un bouquet fané qu'un jour de printemps nous cueillîmes dans les bois.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

— Quand j'étais tout enfant, dit Marthe appuyée sur mon épaule, ma même filait auprès de mon berceau. J'écoutais d'une oreille ravie le bruit sonore et cadencé du rouet, et je tendais en souriant mes petits bras roses pour saisir le fuseau qui dansait comme un feu follet, le fuseau en bois de frêne qui allait, venait, sautait, courait le long des rideaux blancs.

Ce fuseau de maman fut mon premier jouet.

Puis, après un instant de silence, Marthe reprit :

— Il y a sept ans, un soir d'orage, ma mère filait auprès de la fenêtre ; j'étais à ses côtés et à tout moment, elle laissait son rouet pour se signer à chaque éclair.

Depuis longtemps, maman dépérissait, aussi faible qu'un roseau de la rivière, aussi blanche que la Vierge de la chapelle, et les médecins ne savaient rien du mal caché qui la rongeait.

Tout à coup le tonnerre éclate, le rouet s'arrête et le fuseau tombe sur mes genoux tandis que sur mon épaule se penchait la tête de ma mère, les joues glacées, les yeux éteints...

Le fuseau, le voici. Prenez-le. Comme il fut mon premier jouet, c'est mon dernier souvenir.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Je pris le fuseau de frêne et je le gardai comme une relique, comme une relique et un talisman, comme une espérance de retrouver celle qui me quittait ; je gardai le fuseau de Marthe qui fut son premier jouet et son dernier souvenir.

Ce fuseau de la mère, c'est mon porte-espoir d'elle, avec le regret de l'avoir trop aimée et le tourment de l'aimer encore.

Ce fuseau ne me quittera plus. Les doigts de Marthe l'ont touché. Sa main l'a mis dans ma main.

Ce fuseau de la mère, c'est mon parte-espoir en attendant qu'un jour peut-être il devienne mon porte-bonheur.

Illusion ! c'en est fait. Reverrai-je jamais celle qui me quitte ? Je ne connaîtrai plus le bonheur et je n'ai plus d'espérance.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Elle partit, un peu pâle, émue, ne trouvant rien à me dire, les yeux baissés sur ma main, qu'elle pressait pour la dernière fois.

Je la mis en voiture et le coupé disparut. C'est ainsi qu'elle quitta la tranquille banlieue où je l'avais connue pour les brillants quartiers de Paris, où, sous les pas légers des femmes comme Marthe, les rues sont pavées d'or.

Pour l'oublier, je ne revis jamais les lieux où nous nous étions aimés et je brûlai tous les souvenirs : lettres jaunies par le temps, doux billets relus cent fois, cheveux blonds, image chère ...

Marthe fut heureuse. Elle eut des hommages et de l'or. Elle eut l'amour de celui qu'elle aimait.

Je restai seul avec ma tristesse, et le fuseau qu'elle m'avait donné.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Une nuit, comme je rêvais de Marthe, je vis tout à coup le fuseau de frêne tourner autour d'un flocon de soie blanche...

Autour d'un flocon plus blanc que la neige. Il allait et venait, le fuseau rapide, dansait, courait, s'éloignait, se rapprochait comme un oiseau qui cherche à se poser dans son nid.

Et sous des doigts invisibles, la soie blanche et douce s'allonge en fil d'argent qui s'enroule autour du petit fuseau.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de celle que j'aimais.

Puis, soudain, les fils se brisent, le fuseau tombe et roule au pied du lit où je rêvais. Je me penche, je le ramasse, je le regarde : Que vois-je ? La soie blanche et douce, la soie plus éclatante que la neige s'est changée tout à coup en laine noire.

La soie aux fils d'argent s'est changée en laine noire et rude, si bien que le fuseau en bois de frêne semble aussi en deuil.

Vilain rêve ! Je me réveille et le soleil levant qui déjà illumine ma chambre me convie au travail, mon regard se porte sur le fuseau de frêne appendu à mon chevet, il ne porte ni soie blanche, ni laine noire, mais un petit ruban bleu comme les amoureux en attachent au cou des hirondelles.

Cette matinée même, on m'annonce une affreuse nouvelle : Marthe est morte en sortant du bal et le dernier mot qu'elle a prononcé, c'est mon nom.

Tourne, tourne, léger fuseau ; tu ne tourneras jamais aussi vite que le cœur de la malheureuse que j'aimais.

FULBERT-DUMONTEIL.

UNE PREFACE DE JAURÈS

Le Recueil des Discours du grand Orateur. — En 1885. — Le Radicalisme de Clémenceau et le Socialisme de Guesde. — Une longue étape.

Le premier volume des discours parlementaires de Jaurès est sur le point de paraître. On y retrouvera l'évolution active de la pensée et de l'action politique du leader de l'extrême gauche et [illegible] parcourues depuis vingt ans. Jaurès y a joint en une préface remarquable un large tableau de la situation politique de 1885, à l'époque où le suffrage universel venait, pour la première fois, de l'envoyer siéger au Parlement. Bien qu'il fût dès ce moment tout entier acquis aux doctrines socialistes, il demeura pendant plusieurs années éloigné de toute manifestation précise, « siégeant géographiquement au centre ». Notons à ce sujet le curieux récit qu'il fait ici de la première démarche qu'il tenta vers les malonistes :

— « Quand après mon discours sur les droits de douane et les paysans, Rouanet, dans la *Revue socialiste*, me délivra une sorte de certificat spontané et me cria : « Vous » êtes des nôtres ! », l'idée me vint d'aller dans les bureaux de la *Revue socialiste*, dont on m'avait adressé un exemplaire. J'étais résolu, je le croyais du moins, à rompre enfin ma solitude de pensée et je gravissais un soir la rue des martyrs avec l'émotion religieuse d'un néophyte qui va s'inscrire au temple. Sous un ciel mêlé d'azur triste et de blanches nuées qui prolongeaient un peu la lumière défaillante, j'allais comme vers un but supérieur. Et je sentais une haute espérance grandir en moi, assez forte pour remonter le flot de misère et d'inquiétude qui dévalait le long de la rue assombrie, assez forte aussi pour lutter contre les lassitudes de la vie et les surprises du destin. Tout en haut de la rue, par un petit escalier étroit et noir, j'accédai dans la rédaction et, gauchement intimidé par ma première rencontre avec un milieu tout nouveau pour moi, je demandai : « Où est M. Benoît Malon ? » Il n'y était pas ; du moins on me le dit. Et je redescendis sans ajouter un mot. A mi-escalier, j'entendis derrière moi de longs éclats de rire et je n'osai pas recommencer mon pèlerinage de centre gauche vers le mont sacré du socialisme intégral. Je me suis félicité depuis de n'avoir pas été pris de trop bonne heure par la particularité des sectes. Mais c'est ainsi qu'au Parlement de 1885, je restais en définitive un isolé. »

Cet épisode, après vingt ans, a bien son charme. Depuis lors, Jaurès a pris dans la marche du socialisme parlementaire une place décisive. Mais en 1885, on ne connaissait point encore à la Chambre le collectivisme marxiste. Les « socialistes » qui y siégeaient, Boyer, Basly, Camélinat, Clovis Hugues, n'étaient en somme que les continuateurs du socialisme sentimental et vague de Fourier et de Saint-Simon. L'inflexible rigidité du marxisme ne devait apparaître qu'avec Lafargue.

La Chambre de 1885, où les conservateurs monarchistes se retrouvaient plus forts et plus nombreux que jamais, où le parti républicain était divisé et déchiré en deux fractions égales et violentes était un terrain de combat difficile et semé d'embûches. Mais dans le pays, une bataille infiniment plus vaste, plus redoutable et plus profonde commençait. Les agitateurs politiques rentrés du France, après l'amnistie, y reprenaient leur propagande et leur action. Blanquistes et possibilistes, dont les vieilles querelles n'étaient pas encore éteintes, s'affrontaient de plus belle et s'immobilisaient en se paralysant.

Mais depuis 1879, un nouveau facteur était entré dans la bataille et prenait rapidement une situation prépondérante : Le marxisme, avec Jules Guesde.

Clémenceau et Jules Guesde furent les deux antagonistes de cette période, les porte-paroles de deux partis qui se heurtaient, bien différents en puissance, — mais égaux en activité et en ardeur.

Jaurès ramène à ces deux hommes la lutte des deux systèmes politiques. Les discours de Clémenceau en 1882 et en 1884 au cirque Fernando, les articles de Guesde en 1885 au *Cri du Peuple* sont en ce sens les deux éléments principaux de cette bataille d'idées. Les socialistes n'étaient alors qu'un petit groupe de mécontents.

— « Clémenceau, dit Jaurès, pouvait en 1882 leur répondre avec un dédain irrité : « Ne » me convoquez donc pas toujours en des » petites salles qui sont comme des chapelles » d'excommunication. Appelons, vous et moi, » le peuple de Paris à de grandes réunions ». Il pouvait leur dire cela et être acclamé. Il l'était en effet. Il avait pour lui, pour son extrême radicalisme anticollectiviste presque tout le peuple ouvrier de Paris. »

« Oui, poursuit Jaurès, mais les collectivistes avaient pour eux la force d'une pensée conforme aux nécessités de l'évolution. Ils avaient seuls une doctrine substantielle et libératrice : ils posaient seuls le problème fondamental, celui de la propriété : ils formulaient seuls la solution précise de la démocratie intégrale, celle qui appelait tous les citoyens par le communisme de la propriété à la souveraineté économique comme ils étaient appelés déjà par le communisme du pouvoir à la souveraineté politique.

» C'était là une opposition sociale que tout le monde ne distinguait pas encore. Elle demeurait en apparence étroite et bornée. En réalité, elle dépassait de bien loin le champ clos où Clémenceau croyait s'enfermer ; elle prenait chaque jour une action plus décisive et plus profonde et finissait par imprégner le parti radical lui-même qui devenait le parti radical-socialiste. 1885 c'est le terme de la grande période de gestation socialiste. Guesde continue, à travers la France, une propagande infatigable. Son éloquence saisissante, vivante, remue jusqu'aux entrailles les masses prolétariennes et les précipite dans les cadres tout prêts de l'armée collectiviste. La force socialiste s'ordonne et s'organise à sa voix. »

Cette page d'histoire revit dans cette préface si fortement documentée. C'est, en effet, comme le tableau d'une situation politique où va faire son entrée un acteur nouveau, agissant et influent, qui ne sera autre que Jaurès lui-même.

Silencieux pendant plusieurs années, il parlera et il agira ensuite avec le clair dessein d'une pensée nettement arrêtée, et c'est le développement de cette pensée et de cette action que le recueil de ses discours mettra en pleine lumière sous un jour définitif.

NOS DÉPÊCHES

(PAR SERVICES TELEGRAPHIQUES ET TELEPHONIQUES SPECIAUX)

La Guerre Russo-Japonaise

Bulletin de la Guerre

Nous avons dit que le but des attaques répétées des Japonais contre Port-Arthur était de réduire l'escadre russe, de la maintenir dans la rade, afin de pouvoir débarquer sans encombre, une armée dans le golfe de Liao-Toung.

Ce plan est maintenant confirmé.

Le point de débarquement japonais serait Tien-Kia-Tchang, à 100 kilomètres de Niou-Chouang qui est la clé, en quelque sorte, de la Mandchourie.

Etant donné ce dispositif général, pour prévoir comment Kouropatkine va agir, le plus sûr est de rappeler ce qu'il a dit lui-même, en quittant Pétersbourg.

— « *La lutte sera longue* » a-t-il déclaré ; et il a demandé que l'opinion russe **ne se décourage pas « *si la victoire se fait un peu attendre* ».** Il a exprimé comment « *les conditions de la guerre et l'énorme distance exigent beaucoup de patience.* »

Il paraît donc probable que le commandant en chef de l'armée russe ne va point au débotté, à son quartier général, engager la bataille.

— « *La seule chose*, a-t-il ajouté, *que je puisse affirmer actuellement, c'est mon intention de chasser les Japonais, de Corée.* »

Pour cette entreprise nettement déterminée, le général Kouropatkine attendra vraisemblablement le renfort de la flotte actuelle de la Baltique qui, réunie à celle de Port-Arthur, sous les ordres de l'amiral Makharof, contiendrait l'escadre japonaise et transporterait en Corée un corps expéditionnaire sur le flanc de l'armée ennemie, difficilement abordable de front dans une région terriblement montagneuse sans ressources, ni routes.

La conception est hardie, mais nous ne nous hasarderons pas à tirer des horoscopes à son sujet.

Ce que cette guerre a d'ailleurs de remarquable, c'est le mystère dont Russes et Japonais également, enveloppent leurs préparatifs et leurs mouvements.

A moins de vouloir faire du « bluff », à l'instar de certains journaux anglais, on est donc forcé de s'en tenir à de grandes hypothèses, et celles que nous venons d'indiquer sont, de l'avis même des « gens du métier », les plus plausibles.

LE MARSOUIN.

Vif combat à Port-Arthur

Londres, 29 mars. — On mande de Tokio au « Daily Chronicle », que la tentative de couler des vapeurs dans le goulet de Port-Arthur a été suivie d'un vif combat.

Six navires de la flotte japonaise se sont approchés de l'entrée du port et ont attaqué huit navires russes venus au-devant d'eux sous le commandement de l'amiral Makharof. Des deux côtés, on a subi des dommages considérables.

Si l'on en croit le correspondant du « Daily Telegraph » à Inkéou, télégraphiant à la date du 28 mars, la tourelle barbette du « Cesarevitch » aurait reçu de graves avaries au cours du bombardement du 27.

Les renforts russes

Saint-Pétersbourg, 29 mars. — Dans les sphères officielles, on déclare dénuée de tout fondement la nouvelle de source anglaise suivant laquelle l'amiral Alexeieff serait rappelé sous peu à Saint-Pétersbourg.

Le transport des troupes, du matériel de guerre et des approvisionnements militaires sur le Transsibérien, le lac Baïkal et le chemin de fer de Mandchourie s'effectue avec une irréprochable régularité et dans des proportions aussi larges que possible.

On signale de Saint-Pétersbourg, le 29 au matin, que les dépêches officielles ne relatent aucun fait notable dans le nord de la Corée ni à Port-Arthur, où l'on n'a pas revu les bateaux japonais.

Il est curieux de savoir par quelles informations la population nipponne a appris les faits du 27. La presse de Tokio annonce que les Japonais ont réussi à couler quatre steamers près de l'entrée de la passe de Port-Arthur. Une flottille de contre-torpilleurs a fait escorte aux steamers sacrifiés et a recueilli les volontaires qui montaient ces bateaux. Plus tard, dans la soirée, des cuirassés japonais ont bombardé Port-Arthur.

Au cours des quatre engagements devant Port-Arthur, sept obus russes seulement ont atteint les vaisseaux japonais. En général, le tir était cependant juste et les navires japonais doivent à une heureuse chance d'avoir si peu souffert.

Un obus éclata juste devant le bossoir d'avant du navire-amiral, qui fut inondé par le paquet de mer que souleva le projectile. Un autre tomba dans le cendrier de la chaudière d'un contre-torpilleur, mais sans faire explosion.

La presse anglaise lance, depuis quelques jours, les nouvelles les plus fantaisistes au sujet de la division de Vladivostock. On assure aujourd'hui de Saint-Pétersbourg même qu'après une sortie de plusieurs jours, celle-ci serait rentrée à son port, ramenant plusieurs prises, dont un croiseur japonais.

Le général Kouropatkine

Le général Kouropatkine est arrivé hier à son quartier général de Liao-Yang. C'est désormais entre ses mains que va reposer le sort des opérations décisives.

Combat en Corée

BRUIT D'UNE VICTOIRE JAPONAISE

Séoul, 29 mars. — Une rencontre a eu lieu entre Anju et Tcheng-Ju.

Les Japonais auraient eu 50 hommes tués ou blessés, infligeant une perte de 100 tués ou blessés aux cosaques.

Cette dépêche tendrait à prouver que la marche en avant des troupes japonaises concentrées à Ping-Yang serait un fait accompli. Les Russes, qui sont concentrés sur le Yalou, à Antung, où ils sont en forces avec de l'artillerie, ne doivent avoir que des éclaireurs en fort petit nombre entre Antung et Tcheng-Ju. Nous ferons observer, de plus, qu'une dépêche de source française annonçait, ce matin, un vif engagement dans lequel les Japonais auraient subi des pertes sensibles. Il convient donc de faire des réserves, jusqu'à plus ample informé.

Nous signalons sous réserves la dépêche suivante du correspondant du « Daily Mail » à Séoul, en date du 27 mars :

Le 23 mars, il y eut un engagement entre un détachement d'infanterie japonaise et quelques cosaques. Le combat, qui a eu lieu entre Anjou et Tchoeng-Jou, s'est terminé par une victoire des Japonais. Les Russes se sont retirés lentement.

Les Japonais ont eu 50 tués ; on ignore les pertes des Russes.

D'après une autre dépêche, les Japonais auraient eu 50 tués ou blessés, les Russes 100 tués ou blessés.

D'après le « Daily Chronicle », le bruit court à Tokio, que les Russes éprouvent, près de Wiju, de grandes difficultés à se procurer du combustible et qu'ils démolissent les maisons pour avoir du bois de chauffage. Les fourrages sont épuisés ; les chevaux périraient en grand nombre.

Incidents à Niou-Tchouang

On mande de Niou-Tchouang, de source anglaise, que des soldats russes ont enlevé les drapeaux américains et anglais arborés sur les édifices et les maisons des Anglais et des Américains.

Cette manifestation est la conséquence de l'état de siège proclamé à Niou-Tchouang par l'amiral Alexeieff. Les consuls d'Angleterre et des Etats-Unis se sont montrés étonnés lorsque, dans une conférence qu'ils ont eue avec l'administrateur civil russe, on leur a expliqué que la juridiction consulaire était supprimée.

Le « Standard » dit à propos des incidents de Niou-Tchouang, que cette ville étant territoire chinois, l'action de la Russie peut provoquer une protestation des puissances neutres, mais qu'il serait difficile de refuser aux belligérants le droit de juger des considérations stratégiques supérieures à toutes autres en Mandchourie.

Le « Daily Telegraph » dit que toute tentative de faire exécuter par la force un ordre de départ des navires anglais et américains serait en soi, un « casus belli ». Quant à l'élèvement des drapeaux anglais et américains, c'est un acte antiamical, mais ne peut ne pas justifier la rupture des relations diplomatiques.

Les Américains et les Anglais résidant à Niou-Tchouang se montrent assez irrités, mais leur attitude ne reflète pas les intentions de leurs gouvernements. Ceux-ci ont, en effet, décidé, malgré leurs nationaux, de retirer les canonnières qui étaient stationnées sur le fleuve Liao, en aval du débarcadère du chemin de fer de Moukden.

L'attitude de la Chine

INQUIETUDES A PETERSBOURG

Pétersbourg, 29 mars. — L'état-major général annonce aujourd'hui qu'il a reçu de très mauvaises nouvelles concernant l'attitude de la Chine.

Depuis quelque temps, cette attitude a fait naître de très sérieuses appréhensions, et il devient presque certain, d'après les informa-